

Martin Schaeffer

Le Baron samedi

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

Dépôt légal août 2024

© Éditions Polar passion

41 Avenue de Nontron

24450 Miallet France

ISBN 978-2-487612-08-2

1-La fuite

L'avion s'apprête à atterrir. Les voyants des ceintures de sécurité sont allumés au plafonnier. Le réquisitoire brossé par la conscience d'Élise est en suspens, niché sous l'appuie-tête, dans le creux des accoudoirs. Il ne viendra plus dresser la liste des chefs d'accusation, comme pendant les heures de vol. Il est assourdi par le sifflement des réacteurs, le bruit des moteurs qui ralentissent.

Depuis le décollage de Roissy, le dialogue intérieur était écartelé entre culpabilité et soulagement. Elle combattait le côté définitif de ce départ tout en le pressentant. Elle en avait la gorge nouée. La fugitive venait du Sud-ouest de la France où elle vivait avec son mari. Elle était céramiste. Elle créait les objets les plus inattendus et baroques : de la lampe en forme de bouquet d'asperges aux nains de jardin, des soupières en nid de corbeau aux chapeaux de paille couverts de colibris. Elle avait travaillé pour une boutique parisienne qui écoulait ses créations. Après avoir goûté de soixante ans de vie, des joies des naissances, puis des joies des enfants qui grandissent, des bras d'un homme, puis des bras d'un autre

homme, elle avait commencé à trouver le temps long. D'aucuns l'auraient taxée d'égotisme. Mais tout le problème se posait dans la façon d'apprécier le temps en question, qui prenait trop d'ampleur quand il n'était plus compté. Le gros chat ronronnait près du feu. Martin, son mari, parlait de confort et de vieillesse, engoncé dans un fauteuil en cuir. Le confort sonnait de façon inquiétante et la vieillesse ressemblait à un tombeau prêt à vous avaler. Martin diffusait la mort dans ses lectures, ses discours, l'intégrait comme la pierre d'achoppement de leur quotidien. Le four à céramique tournait moins : le magasin de Paris avait fermé ses portes. Élise n'avait pas vraiment besoin de la céramique pour vivre. Elle avait hérité d'appartements qui lui rapportaient de quoi payer ses factures et se faire quelques petits plaisirs. Elle s'était décidée, après des années à façonner son argile dans une pièce borgne, à aménager un atelier digne de ce nom. Elle avait ouvert une salle d'exposition dans le sous-sol de sa maison, édifié en contrebas. La salle était éclairée par deux ouvertures : celle d'une porte de grange qui épiait le raidillon de l'église, et celle d'une fenêtre en périscope sur les espaliers du jardin de la cure. La céramiste y avait réinstallé son four de cuisson, remplacé la porte de grange par une baie vitrée. La chaux était

venue blanchir un torchis bicentenaire. Des étagères modernes occupaient les parois ensoleillées. Les langues du village étaient allées bon train en la voyant lire sur une chaise, apostée sur l'escalier à pas-d'âne, qui enjambait la venelle. Elle y attendait le client au soleil, les jambes allongées sur un tabouret. Elle avait encore le mollet fin et racoleur, le cheveu épais. Après avoir passé un été à éponger les remarques des rares visiteurs, les entendre discuter des prix, tripoter les objets en profanes, Élise s'était irritée. Le plaisir de créer n'avait rien à voir avec l'art de vendre. Elle venait de découvrir que ces deux concepts étaient antagonistes. Elle s'en ouvrit à son mari. Mais Martin Muraille, professeur d'histoire, était absorbé par des sujets plus sérieux : la pauvreté croissante, la perte de repères de la société, le délabrement de la culture. Il achetait des kilos de mauvaises nouvelles, qu'il lisait du creux de son grand fauteuil. Une fois avalées, les lectures alimentaient le poêle à bois et la mémoire collective. Martin avait voué sa vie à la tristesse. Il s'y enfonçait avec délices, comme dans le moelleux d'un canapé. La tristesse était régurgitée sous des formes diverses : angoisses, discours pontifiants ou moralisateurs. Les mots avaient glissé sur elle pendant des années sans qu'ils ne la touchent. Soudainement elle s'était sentie anéantie par leur poids. L'idée de partir, de fuir s'était

imposée comme une nécessité. Elle y pensait le jour, elle y pensait la nuit. Elle y pensait en façonnant ses céramiques, en se lavant les dents, en se brossant les cheveux. Les enfants vivaient leur vie. Elle se devait d'agir avant qu'il ne soit trop tard. Mais partir où et comment ? Disparaître du jour au lendemain ? Ou partir sur la pointe des pieds en laissant la porte entrebâillée ? Élise était prudente : elle avait opté pour l'entrebâillement. Martin détestait faire du tourisme. Elle lui avait parlé de voyages, en étalant un guide, raflé dans une agence touristique. Il avait dit distraitemment « oui, oui » absorbé par une émission qu'il écoutait sur France Culture. Le son de la radio résonnait aussi fort dans la ruelle, que la télévision du voisin d'en face, sourd et âgé. Puis il avait ajouté qu'il n'avait pas envie de partir. « Mais voyage, si tu veux ! Tu ne travailles pas ! » Il est vrai que cuire des bouquets d'asperges en argile ne ressemblait pas à un travail. Pour l'entourage de la céramiste, elle était presque oisive. Il ne leur venait pas à l'esprit qu'à l'instar d'un cuisinier, ses fourneaux puissent lui rapporter un peu d'argent...

Quelques semaines avant le départ, le fervent de France Culture avait vu les bagages :

— Tu emmènes tout cela pour deux semaines ? C'est chaud la Floride en automne. C'est un climat tropical.

— Subtropical ! amenda la voyageuse en souriant.

Floride, Louisiane, il est probable que si elle rectifiait il referait la même erreur dans la seconde qui suivait.

Elle avait noté le numéro de téléphone de Saint-Martinville, les codes d'accès internationaux et son adresse un peu partout dans la maison. Ils trônaient sur le réfrigérateur. Quand Martin irait manger, il les verrait. Sur son écran d'ordinateur : quand il irait consulter sa messagerie, il les trouverait. Le numéro était aussi programmé sur son portable, et collé sur le poste de radio. Élise était partie en paix. Elle avait caressé le chien, flatté le gros chat couché dans le fauteuil en cuir. Le chat absorberait les mauvaises nouvelles des journaux en ronronnant sur les feuilles...

La page du guide, ouverte sur la Louisiane, avait décidé de sa destination. Elle n'était pas allée plus loin que l'émeraude des baies, l'or des sables, le trouble des marais et le chatolement de couleurs dans les rues de la Nouvelle Orléans.

La Louisiane se matérialisa pendant que l'avion prenait une courbe pour pencher ses ailes. Il survola des étendues d'eau turquin tachées d'ilots bleu nuit, et nouées d'écharpes vertes. La voyageuse vit le sol qui se rapprochait, alors que le grand cygne perçait des effilés de nuages. Le commandant de bord annonça que l'aéroport Louis Armstrong, de la Nouvelle Orléans, se situait à Kenner, sur une presqu'île du lac Pontchartrain. Une sorte de fièvre envahit le corps de la passagère pendant que ses oreilles se bouchaient et qu'une douleur descendait de son tympan vers son dos. Elle tremblait de joie et de crainte. Le sol se rapprocha à une vitesse surprenante. Les vaguelettes semblaient à portée du train d'atterrissage : on pouvait presque distinguer le fond du lac. L'avion semblait prêt à amerrir ou à sombrer. Les roues touchèrent brusquement le sol et la presqu'île, complètement inattendue sur cet océan de bleu. Le nez se redressa, et une forêt de buildings apparut dans le lointain.

2-Le Bayou Tèche

Élise contemple le café *Chez Thibodeau's* à Saint-Martinville devant lequel le bus Greyhound l'a déposée dans un nuage de fumée bleue. Les trottoirs cheminent sous les galeries des maisons. Toutes les constructions de la rue sont agrémentées de ces galeries qui reposent sur des colonnes plus ou moins travaillées. Une architecture en dentelle de bois, familière aux amateurs de western. Elle est ravie, éblouie de dépaysement. Pas une once de culpabilité n'est venue ternir le délicieux moment de l'atterrissage depuis la Nouvelle Orléans. Ses valises sont étalées sur le trottoir recouvert d'un revêtement rougeâtre. La lumière est diffuse, presque voilée, et la fraîcheur surprenante. Elle se faisait une autre idée du pays Cajun :

*Tu t'attendais à quarante degrés au mois de novembre ?
C'est un climat subtropical... Révise tes tablettes, ma grande,
et achète un manteau !*

Dans les yeux de la voyageuse dansent les lignes, les spectres des ponts digues qui se déroulent sur l'infini des maiches, depuis la Nouvelle Orléans jusqu'à Saint-Martinville. Au milieu des lacs traversés, des *cypres** tendaient leurs

bras colonisés par de la *fille de l'air*, une plante qui forme des effilés accrochés aux branches. Leurs amas d'aiguilles caduques et rougissantes se réfléchissaient sur la boue des eaux. Elles commençaient à tomber, jonchaient les marais de petites zones pourpres.

* * *

Elle a réservé une chambre chez Old Castillo dans un « *bed and breakfast* ». C'est à côté du fameux chêne d'Évangéline le symbole du pays Cajun. La ville compte presque huit mille habitants. Elle est étendue sur une large superficie. Le *bed and breakfast*, bien que central peut se situer à une bonne demi-heure de marche de l'arrêt du bus. La passagère d'Arcadiana hèle un taxi rouge qui soulève des particules de boue séchée sur le bitume. Il y a peu de circulation à cette heure de l'après-midi, et un petit côté africain dans la couleur de ces bras du Mississippi, de ses humeurs. Le chauffeur de taxi, un noir jovial ramasse les valises qu'il dépose dans son coffre, et récupère l'adresse qu'elle lui tend.

— C'est icitte que tu t'en vas ? A la place d'Évangéline ?

Elle approuve avec un sourire radieux.

Quelques minutes plus tard, le taxi traverse des rues aérées et droites, ornées de jolis pavillons en bois, s'arrête devant une bâtisse en briques rouges. C'est une belle maison sudiste, avec une terrasse couverte qui entoure le rez-de-chaussée. La chambre de *Petite Paris* attend avec la même joie qu'Élise désire la chambre *Petite Paris*.

Un rayon de soleil perce entre les nuages, éclaire l'énorme chêne d'Évangéline aux branches gigantesques, tentaculaires, aux feuilles rouges. La voyageuse discerne que même les chênes participent de cette débauche de couleurs, ne perdent pas leurs feuilles dans la fadeur et l'anonymat. Les rouges sang se mêlent aux ocres des feuilles de pacaniers. Dans son sac à main, là où une femme ordinaire rangerait son rouge à lèvres et sa trousse à maquillage, il y a un livre sur la faune et la flore de la Louisiane. Il voisine un petit réflex fujica, et ses objectifs Leica d'une focale rare : des reliques des années soixante-dix. Élise a potassé la botanique et la photographie dans l'avion. De même qu'elle a réappris à charger une pellicule dans sa chambre, elle se rééduque à l'observation. Pendant le trajet, elle s'est amusée à identifier la végétation de son nouvel environnement.

— Attention aux *cocodries**1, dit le chauffeur de taxi en désignant le chenal Ils montent sur la *banquette*. Il accompagne la boutade d'un gros clin d'œil.

Pendant que l'étrangère se perd en conjectures sur la banquette en question, le taximan a déposé les valises devant la porte, et sonné. Un gros carillon électrique secoue la torpeur de *l'ilet**2.

Un petit ponton, recouvert d'un toit, surplombe les eaux troubles entre les branches du célèbre chêne. La touriste est étonnée :

— C'est un endroit pour pêcher ? demande-t-elle au créole.

Le chauffeur ne saisit pas tout de suite. À cause de l'accent français de France.

— Pêcher des poissons ! Précise-t-elle.

— Tu vas plutôt pêcher les *ouaouarons**3, icitte !

La partie ne va pas être aussi simple : il y a quelques siècles d'évolution entre icitte et ici. La voyageuse en conclut

que l'ouaouaron est le son du carillon, puisque l'homme en a parlé au moment où il retentissait. La porte s'écarte devant une dame blonde et frisée qui se saisit des bagages. Élise lui parle en français, la dame lui répond en anglais. Heureusement la voyageuse a l'oreille familiarisée à ce timbre et aux mots qui l'accompagnent. Vieille réminiscence du temps où ses parents louaient une maison à une famille de militaires américains. Elle avait joué avec leurs enfants des années durant. Jusqu'à ce que le Général de Gaulle ne chasse les nouveaux occupants du territoire français. C'était une aptitude qu'elle dissimulait, car Martin s'en serait saisi pour la mettre en valeur. Elle détestait quand Martin la flattait en public : c'était une façon indirecte de compenser son absence d'intérêt pour ce qu'elle était et ce qu'elle faisait d'ordinaire. Quant aux enfants, ils lui auraient demandé de l'aide pour leurs exercices d'anglais.

Elle avait un peu pratiqué l'anglais, des années auparavant, pendant un séjour au pair ; il avait été remisé dans un grenier avec les objectifs Leica et le réflex Fujica.

Les sons avaient besoin de se dépoussiérer, de s'extraire, de se dégourdir les phonèmes. Élise se lança courageusement dans un dialecte franglais de son cru.

— Comment est le temps ces derniers jours ?

La logeuse remet les mots en ordre pour comprendre.

— Nous allons bientôt voir quelques beaux jours venir : c'est l'été indien. En revanche c'est encore la saison des orages et des ouragans. Il y a de grosses différences de températures.

La *Petite Paris* est une chambre charmante, dont le lit tend ses colonnes insolites vers le plafond. *Le lit dort les quatre fers en l'air !* Deux fenêtres à guillotine, ourlées de drapés de velours rouge déversent leurs flots de lumière. Sur le matelas, une couverture en patchwork est soigneusement bordée. Une symphonie de rouge et de blanc.

— Je m'appelle Mary dit la propriétaire.

Elle tend une main soignée, offre un sourire radieux sur un visage piqué de taches de son. *C'est la sœur d'Huckleberry Finn*, se dit Élise. La chambrée et le petit-déjeuner coutent quatre-vingts dollars par jour. À cela s'ajouteront les repas, et quelques courses. Il va falloir trouver rapidement un logement moins cher... De toute façon, la pension n'est retenue que pour une semaine...

— Moi je suis Élise (*de l'hébreu Helisbeha : la plénitude ou l'éluée de Dieu*)

La plénitude referme la porte de sa chambre, saute sur le matelas comme une petite fille. Elle vide son sac à main, pose son Fujica sur sa table de nuit, son livre de botanique sur la coiffeuse à miroir pivotant. Elle est vêtue d'une robe de lin verte à manches courtes. La robe dévoile ses genoux amaigris, ses bras qui peu à peu perdent leur masse musculaire. Les cheveux retombent en boucles noires sur ses épaules, mais ne cachent pas les rides sur le visage, le grain de la peau qui s'affine et jaunit. La plénitude affiche sa soixantaine et des droits à pension. Elle lui est payée pour la deuxième fois à la fin du mois. L'homme de la maison, son mari, subvenait jusqu'à présent aux frais de bouche. Elle dissimulait les revenus de la céramique qui servaient à combler les imprévus. Des loyers, hérités d'une succession familiale en Bourgogne, assuraient son autonomie financière. C'est la première fois que la fugitive a des rentrées d'argent ponctuelles. *Il dira que tu as attendu d'être pensionnée pour mettre les voiles*, murmure sa conscience. Je touchais des loyers, rétorque-t-elle à la critique invisible. *Pff ! Avec les problèmes constants des mauvais payeurs...*

* * *

Quand la Française se réveille, des oiseaux picorent sur le bord de sa fenêtre, avec force coups de bec dans la vitre. Dans le demi-coma du réveil, et avec la fatigue du décalage horaire, elle s'est crue chez elle, en France. Elle s'est demandé qui frappait à sa porte de si bon matin. Elle a ouvert un œil, toute surprise de trouver une colonne de lit dans son champ de vision. Le temps que les idées se coordonnent, un rai de soleil, rougi par son passage au travers des doubles rideaux, est venu batifoler sur son oreiller. La dormeuse change de côté, mais le vent a agité les branches du chêne d'Évangéline. Le soleil frappe l'autre oreiller. La Française se lève, s'aperçoit que quelqu'un a tiré les drapés devant la lumière. Si elle ne se souvient pas du moment où elle s'est endormie, elle est certaine de ne pas avoir touché les rideaux : quelqu'un les a fermés pour elle. Le livre de botanique est tombé à terre : la nuit a dû être houleuse dans le grand lit bateau. Le temps précise son humeur quand la voyageuse écarte le velours rouge : il est entre le rire et les larmes. Des nuages gris et blancs filent sur les trouées bleues. Il y a du vent, mais il y a aussi du monde au-dehors. Des hommes, habillés de jeans, coiffés de Stetson, discutent assis sur des chaises alignées le long du

chenal. Quelques notes d'accordéon se font entendre. Mary interpelle Élise qui a ouvert sa porte de chambre et s'avance pieds nus dans le corridor :

— Viens-t'en manger le breakfast. Aie pas peur : on te cuisinera point de cuisses de ouaouaron dans nos *chaudières*.

Les ouaouarons ne sont décidément pas les carillons...

— C'est quoi un *ouaouaron* ? dit l'endormie en relevant les boucles parsemées de fils d'argent et en s'approchant de l'office.

— Ane grosse grenouille !

— C'est quoi les *chaudières* ?

Mary montre le faitout où mijote un ragout :

— C'est le *potte* où ça cuit, le déjeuner !

— C'est le petit-déjeuner ?

— Chriss ! Nan ! C'est le dîner pour nous autres...

— Ton breakfast est dehors. Je t'ai installée sur la tonnelle.
Profite ! Le temps varie vite par chez nous !

Elle désigne une table, au-dehors, où attendent saucisses, bacon, crème de blé et œufs mollets.

Dur ! Dur, la crème de blé !

— Soixante-dix-huit ce matin ! annonce la logeuse.

— Vous parlez le français ?

— Ben ! Évidemment !

Dur ! Dur ! Les degrés fahrenheit, poursuit la petite voix.

— En Fahrenheit ? Et en Celsius ? C'est que combien ?
ânonne Élise.

Mary consulte le thermomètre :

— Vingt-six de vos degrés de chez vous autres...

*C'est un thermomètre bilingue ! murmure-t-elle. Tu vois !
On n'est pas chez les sauvages !*

Vingt-six ? exulte la fugitive, alors qu'il fait à peine dix degrés en France. Les feuilles de catalpa et d'érables doivent terminer de jaunir les pelouses et les allées du village, tant le vent et la pluie auront secoué les arbres. Quand l'avion a décollé de Roissy, il pleuvait à verse : des trombes cinglantes, qui giflaient les voyageurs que le TGV honnissait sur les quais. Les feuilles doivent maintenant s'agglutiner sur les marches de l'église du village. Le semeur de feuilles précoce est un marronnier solitaire qui ombre la petite place au sommet de la grimpette. Ses fruits et sa parure glissent le long des ruelles, dans des rigoles qui ne manquent jamais de déborder. Élise a un pincement au cœur. L'image de son mari, écrasé par ses lectures solitaires, s'est imposée, au milieu de la kitchenette pimpante jaune, de l'office aéré, de la lumière qui circule par les fenêtres dont les guillotines sont relevées : elle a diffracté son albédo, assombrissant le tableau de bord rutilant de la gazinière à cinq feux qui s'allument par magie.

— Vas-y donc ! fait Mary en désignant la table du menton. Je vas venir avec le café. Ça va être froid !

Elle fait une sortie de maison et une entrée en extérieur remarquée. Elle est en robe de chambre. Elle s'est offert une extravagance en satin : un peignoir blanc, ourlé de plumes de

boa. Le genre de robe de chambre qu'on ne voit guère que dans les films américains, et qui laisse un sillage brillant. Comme ses pieds sont chaussés de mules assorties, l'effet est théâtral. Les joueurs d'accordéon observent le chatolement sans en perdre un reflet. Ils s'en embrouillent dans leur partition et une légère cacophonie s'ensuit :

— Tu vas me mettre mes petits vieux, cul par-dessus tête, avec tes atours ! Observe Mary en remplissant la tasse. Ils te matent depuis le chemin.

La dame aux atours n'a pas fait perdre la tête à grand monde depuis quelques années. Les derniers émois datent du passage d'un Canadien au village. Il ressemblait à Robert Redford, s'était installé sur un terrain voisin de l'église, où il voulait construire une cabane en rondins. Après deux jours passés à rêver de ce prince charmant qui lui faisait de fréquentes visites, elle était brutalement retombée sur terre. L'étranger avait débarqué dans sa cuisine, un matin chiffonné où les nuages refusent de se défroisser : il avait pris la pluie sous sa tente et la colère contre le monde entier. Les insectes l'avaient piqué, les cloches de l'église l'avaient harcelé. Elle avait offert un café, des tartines, de la crème antiseptique. Aucun de ces émoullients n'avait assoupli son visiteur : il avait

honné ses céramiques, critiqué la décoration de sa cuisine, traité son chat d'inutile...

*C'est de l'accordéon ou du bandonéon cette cacophonie ?
Qu'est-ce que tu vas faire de ta journée, une fois que tu auras
avalé ta crème de blé ?*

Elle jette un regard vers la cuisine, et verse la crème de blé par-dessus la rampe, sur les rosiers en fleurs.

— C'était bon ? demande Mary en anglais.

— Excellent ! Affirme son invitée.

Entre-temps, les nuages se sont amoncelés dans le ciel, sur le trouble fangeux du marais. Quelques gouttes de pluie boutent les pianos à bras et leurs propriétaires hors de l'allée. Ils se réfugient sous le toit de gloriette.

* * *

Sans dictionnaire, ce n'est pas gagné ! Élise attaqua la traduction du Tèche News, la gazette locale. Le boudin de chez *Thibodeaux's café* se faisait attendre. C'était un peu tôt pour déjeuner et un peu tard pour petit-déjeuner. Quelques

clients discutaient à leurs tables, devant un café dont la tasse était régulièrement remplie par Shirley Thibodeaux. Il y était question de *roulaison**5 et de canne à sucre. En tendant l'oreille elle comprit que la récolte battait son plein, et que les engins gênaient la circulation. Les futures élections présidentielles étaient largement commentées dans une *paroisse**6 radicalement républicaine. Le shérif, sang mêlé, au vu de l'abondante chevelure noire, fit une apparition éclair. Il jeta un regard négligent vers la table de la Française. *C'est un descendant des Attakappas ou des Chitimachas**7. Un homme d'une bonne soixantaine d'années s'installa à la table proche de la sienne. Il fit le geste de soulever son chapeau pour la saluer.

Elle répondit par un signe de tête. Dans la rue les allées et venues incessantes d'engins agricoles stigmatisaient la circulation.

— Vous permettez que je m'*assoie* auprès de vous ?

Elle est rappelée au présent, extirpée des brumes et de sa rêvasserie où la solitude l'avait consignée. Le présent s'est installé sans invite, a le crâne chauve et cuivré, parsemé de houppes blanches, des yeux d'un brun proche du noir :

— Vous êtes la Française du Old Castillo ?

La Française acquiesce.

— Je suis à peine arrivée en ville et déjà connue ?

Il tique sur la phrase qu'Élise traduit en français

— C'est une petite ville : en cette saison les touristes se font rares, et je suis un peu curieux de nature. Que faites-vous par chez nous ?

Elle élude.

— Je passe quelques jours ou quelques mois ici. Cela va dépendre.

— Pourquoi icitte ? Vous y avez des amis, de la famille ?

— Personne : je suis venue ici parce qu'on parle le français.

— Vous voulez vous y installer ?

— Je ne sais pas, mais dans un premier temps il faut que je trouve quelque chose à louer au mois ou à la semaine.

— *C'n'est pas impossible. Il y a des mobil-homes un peu plus bas.*

L'homme évalue sa convive, étudie chaque ride, chaque expression de ses yeux verts :

— *C'est un chagrin d'amour qui vous a mené icitte ?*

— *Vous avez peur que je me jette dans le canal Tèche ?*

— *Nan ! Je me renseigne sur la place : savoir si elle est libre... Je voulais vous inviter au *fais-dodo**8 du samedi. Je vas rendre mes *chums**9 verts de jalousie !*

Il te propose la botte ?

— *Qu'entendez-vous exactement par *fais-dodo* ?*

Il a l'air étonné :

— *La *Zydeco**10 ! La musique Cajun !*

La Française adopte un repli méfiant et un silence poli :

— *La *square dance* !*

Un éclair vient l'illuminer. Elle pousse un soupir de soulagement. Un bal populaire ! Le *fais-dodo* est un bal populaire ! L'idée ne lui déplait pas.

Le Cajun soulève sa grande carcasse et tend une main calleuse. Un jardinier, sans doute.

— Je me présente : Bobby Preston. Je jouais de la musique à bras près de la rivière.

— Élise Muraille.

La musique à bras doit être l'accordéon...

Le boudin est apporté en même temps que la commande de Bobby. Il est entouré de sa purée et de quelques okras tranchés et frits. L'étrangère interroge l'assiette de son voisin du regard. Elle est appétissante et colorée. On dirait une sorte de ragout :

— C'est du *Jambalaya* !

Il en enfourne de grandes bouchées en même temps qu'il postillonne les commentaires :

— Du ragout de jambon...